

L'Impensable, l'indicible, l'innommable

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Temps du sida
L'Etat retors
La Vie innommable
Incitation à l'autodéfense
L'Art de Céline et son temps
Sans valeur marchande
Logique du terrorisme
La Folle histoire du monde

MICHEL BOUNAN

*L'Impensable,
l'indicible, l'innommable*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

AVERTISSEMENT

LES trois parties de ce texte reproduisent les trois derniers chapitres d'un ouvrage publié en 1993, *La Vie immuable*. Quelques modifications mineures ont été imposées par cette présentation séparée, deux ou trois coquilles ont été corrigées, des références ont été ajoutées dans le corps du texte. Enfin, des extraits de presse, significatifs par leur contenu et par leur forme, ont été joints en annexe.

Le peu d'intérêt général suscité à l'époque par ce livre était attendu, et annoncé dans l'ouvrage lui-même. Il y était en effet question, non du désastre socio-écologique en cours et des effets morbides qui commençaient à en résulter – bien recensés quoique de façon morcellée par une presse spécialisée – mais, précisément, du peu d'intérêt du plus grand nombre pour de telles informations et de l'insouciance des futures victimes à l'égard d'un avenir auquel elles n'échapperont pourtant pas. On y remarquait que la catastrophe actuelle et l'indifférence du public à ce sujet étaient les produits d'un même système socio-économique apparu en Europe dans les années vingt de ce siècle, et qui n'a cessé de se renforcer depuis. Car l'in-

vraisemblable débauche industrielle, chimique et énergétique, responsable des récents ravages écologiques, ne sert plus désormais qu'à fabriquer des instruments pour maintenir le système qui les produit, ainsi que des marchandises pour compenser les souffrances qu'il engendre. Et la conscience devenue incapable de saisir cette souffrance et ses causes – et donc d'intervenir pratiquement pour y remédier – se forme et s'entretient dans ces mêmes conditions de vie délirantes. Un tel propos avait certes peu de raisons de soulever l'enthousiasme du public dont il est question ici. Mais, parmi les autres lecteurs, qui pouvait douter où tout cela nous mènerait ?

Quant aux trois derniers chapitres de *La Vie innommable*, publiés séparément ici, ils concernent plus particulièrement les perturbations mentales induites par notre mode de vie moderne, et l'incapacité de la conscience à percevoir et à nommer les souffrances qui en résultent. Le syndrome récemment décrit par les psychiatres sous le nom d'*alexithymie* (pas-de-mots-pour-la-souffrance) est donc bien "le chaînon qui manquait jusqu'ici à l'exposé contemporain de la fin de tout" (G. Debord). Ses conditions d'apparition, telles qu'elles ont été observées depuis un demi-siècle, à savoir la

nécessité vitale pour chacun de participer à un appareil d'oppression qui le détruit, sont bien celles de notre modernité. Et les conduites individuelles qu'il suscite, toxicomanie, violence aveugle, suicide, elles sont d'ores et déjà reconnues comme des phénomènes étroitement liés aux sociétés industrielles les plus avancées.

Au cours des cinq dernières années l'histoire a évidemment suivi sa pente irréversible et ceux qui ne sont pas devenus incapables de s'y intéresser ne sauraient désormais récuser les conclusions qui s'imposent. On peut néanmoins être rassuré sur ce point : l'effondrement d'un monde qui a enfanté une telle folie va nécessairement induire l'éveil d'une autre conscience plus adaptée à cette nouvelle réalité tragique. Les signes en sont déjà perceptibles et il sera bientôt avantageux d'en renforcer le poids en les livrant à la publicité.

I
L'IMPENSABLE

SELON les instituts de sondage, 84 p. cent des Français se déclarent “satisfaits” ou “très satisfaits” de leur “cadre de vie”. Ils sont de même “assez satisfaits” de leurs dirigeants, à qui ils font “plutôt confiance”.

D'autres chiffres déjà cités, concernant les mêmes Français (doublement des suicides en quinze ans chez les plus jeunes, consommation croissante de drogues de contrebande, banalisation de la violence à l'école – et parallèlement, pour leurs aînés plus timorés, multiplication des conduites “à risque”, accoutumance aux tranquillisants de synthèse, penchant très vif pour les spectacles violents) ne témoignent pas d'une telle satisfaction, et pourraient même jeter un doute sur la valeur des précédentes enquêtes.

Il n'y a pourtant là ni manipulation des enquêteurs ni ruse légitime des inspectés. Le désespoir est seulement devenu incapable de nommer son objet. Un écran opaque sépare désormais la souffrance – qui s'exprime dans le corps et la conscience qu'on peut en prendre ; un fossé presque infranchissable entre le malheur et les mots pour le dire.

Depuis longtemps les psychologues ont observé que des émotions incompatibles avec les conduites socialement admises pouvaient ne pas paraître à la conscience. On sait de même qu'une vive douleur s'efface dans l'urgence d'un sauve-qui-peut. Ainsi, sous le silence rassurant d'une conscience muette, s'agitent parfois des ombres, qui nous hantent plus tard dans nos rêves et dans nos fantasmes, nos lapsus et nos actes manqués, et aussi dans notre corps sous la forme de *maladies*.

Toutes les activités permises aujourd'hui, individuelles, sociales ou politiques, travaillent contre la vie. Et la conscience qui s'y forme ne peut plus saisir cette vie. La souffrance et la colère demeurent *impensables*. Parfois néanmoins un surcroît de douleur entraîne une explosion accidentelle et amène, à la surface du monde, la vérité sanglante. Les médias nous montrent alors, barricadé derrière ses volets clos, ce qu'ils appellent un "forcené" ; et la police doit promptement l'abattre. Mais, plus souvent, les verrous de la conscience sont solides et ce sont les corps qui pourrissent lentement.

Les clientes du docteur Freud ne manquaient sans doute pas de respect filial et, sans la vieille science cabalistique rénovée, ni leurs rêves, ni leurs jeux favoris, ni leurs créations

verbales, ni le cri de leurs organes, n'auraient porté ombrage à la morale domestique. Ceux qui répondent aux enquêteurs des instituts de sondage sont, de même, souriants et pleins d'entrain ; ils avouent pourtant leur goût pour les spectacles violents et conduisent trop vite leur voiture ; ils déclarent volontiers s'"éclater" dans leurs plaisirs, mais prennent des tranquillisants pour dormir. La majorité d'entre eux s'affirment donc "satisfaits" ou "très satisfaits" de leur cadre de vie. Mais les médecins observent que les accidents cardio-vasculaires sont devenus la première cause de mortalité dans les pays où l'on s'éclate ainsi.

EN attendant la sirène du SAMU – ou celle, plus exceptionnelle, de la police et de ses tireurs d'élite – nos sociétés dites "permissives" s'intéressent à nos démons familiaux, qu'elles contribuent à entretenir. Colère, envie, violence, plaisir de conquérir ou de trahir peuvent encore se satisfaire, symboliquement, au moyen de marchandises dont la publicité affiche cyniquement le mode d'emploi ; ils peuvent aussi se rendre utiles dans de nombreuses activités professionnelles et les *bavures* y restent exceptionnelles.